

FERD. GAGNON,
Rédacteur, et Gérant pour les Etats de la Nouvelle-Angleterre (Vermont, Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island) et l'Etat de New-York.

WORCESTER, MASS., JEUDI, 25 JUILLET, 1872.

AU FIL DE LA PLUME.

L'effervescence politique est à son comble ; les démocrates ayant adopté la *platform* ou programme et les candidats de la Convention de Cincinnati. Déjà, on appelle les conventions de comté, on forme des clubs, on s'organise de toute part. Ici, contrairement à l'apathie qui domine en pareilles circonstances, dans la Province de Québec, tous les citoyens se font un devoir de prendre part aux élections. Le politique, l'homme d'affaires, l'homme de profession, l'ouvrier, etc., etc., tous lisent et commentent les actes des gouvernants et des hommes publics. Le cultivateur, qui, chez nous n'est bien souvent, que le jouet des orateurs de tréteaux et qui, malheureusement trop souvent encore, donne quelquefois son vote sans connaître les antécédents, les opinions et les talents de son candidat, le cultivateur est ici tout aussi éclairé que l'homme des villes, sur l'administration de la chose publique. Lisant un ou plusieurs journaux, il suit le cours des événements, et comprend ses devoirs d'électeur et de citoyen, lorsque le temps est venu de les exercer.

Cette fièvre politique, fièvre salutaire au bien-être de la République, s'étend jusqu'à l'enfant. Passez dans les villes américaines, voyez cet enfant de dix ans, qui porte sur le revers de son gilet, un médaillon où se trouve les portraits des candidats à la présidence, demandez-lui ce que ce médaillon signifie, il vous dira, avec feu, qu'il est républicain ou démocrate, il vous quittera en donnant deux ou trois vivats pour Grant ou Greely. Voyez encore cette troupe de gamins, qu'on appelle ici "la jeune Amérique," ils portent des drapeaux étoilés, et jouent de la trompette. Demandez-leur la cause de ce bruit, ils vous répondront que c'est la fête de l'Indépendance, interrogez-les sur les événements de la Révolution, ils vous diront que Washington est le père de la patrie, ils vous raconteront les batailles de Bunker Hill et de Lexington, puis ils continueront leur marche en chantant le "Star Spangled Banner." Nous devons l'avouer, l'éducation civique de l'enfant est plus soignée ici que chez nous. Aussi lorsque le jeune homme revêt la robe prétexte, il est en état de rendre service à son pays, par un vote éclairé.

Ce n'est pas à dire toutefois, que la corruption n'existe par ici ; elle règne en permanence. Ce ne sont pas les classes pauvres qui succombent à la tentation, ce sont les politiques eux-mêmes. L'influence commence à se monopoliser ; tous les jours, ce symptôme de décadence dans une république, s'accroît de plus en plus. Les grandes influences cherchent et réussissent presque toujours à corrompre les petites influences, dont les intérêts avec la masse sont plus en vue et plus à la portée d'agir sur l'urne électorale.

Un grand nombre d'américains, qui regardent d'un œil observateur, cette corruption exercée par l'influence monopolisée, croient voir là des germes de dissolution pour l'avenir de la République.

Déjà dans les grandes villes américaines, l'aristocratie trône en souveraine. Laissez grandir le dollar, laissez-le prendre de la consistance, quand il aura passé des mains pour s'accumuler dans les coffres de quelques particuliers, l'avenir de la République sera sérieusement menacé, et des idées monarchiques verront le jour dans la patrie de Washington. Les institutions républicaines trouveront alors leurs plus énergiques défenseurs parmi les catholiques ; car pauvres, travailleurs, ces derniers, auront encore foi et confiance dans les principes d'égalité et de fraternité qui ont fait pendant longtemps la gloire de cette république ; les plus nombreux alors, si le mouvement catholique continue, ils sauront en imposer aux chefs de file aristocrate et conserver les institutions démocratiques.

Nous allons avoir les cartes-poste, nous aussi. Elles seront prêtes dans deux mois. Il ne nous manque plus que le système des mandats sur la poste avec le Canada, et des maîtres de poste plus obligeants pour les canadiens.

La bande de la Garde Républicaine a été l'objet d'une belle démonstration le 5 Juillet à Marlborough. La société St. Jean-Baptiste de l'endroit, et la fanfare canadienne, suivis des sociétés étrangères, escortèrent la bande française à l'Hotel-de-Ville, où un joli concert fit l'admiration de la foule. Un grand banquet eut lieu ensuite, où de nombreux et éloquentes discours soulevèrent l'enthousiasme et les applaudissements.

Il y a quelques jours, la bande Irlandaise a reçu les mêmes honneurs de la part des Irlandais de Marlborough.

Les Canadiens de Marlborough ont eu faire honneur au nom Canadien dans cette circonstance. C'est sur leur invitation spéciale, que la fanfare de la Garde Républicaine a visité Marlborough.

Dans mon dernier article, il s'est glissé des erreurs typographiques que je tiens à corriger. Au lieu de "ce que je viens de dire au *Journal de Québec* n'a été que trop loin, et peut s'appliquer avec plus de droit encore à M. J. B. Richard, etc., etc., etc." il faut lire "ce que je viens de dire au *Journal de Québec*, qui n'a été que trop loin, peut s'appliquer avec plus de droit encore etc., etc., etc." au lieu de *tuiles mal équarrées*, lisez *mal équarries*.

FERD. GAGNON.

NOBLESSE.—Un sot de bonne maison reprochant à un vilain la bassesse de sa naissance : "Je serai le premier de ma race, dit-il, et toi le dernier de la tienne."

NOUVELLES GÉNÉRALES.

S'il faut en croire une lettre de Londres, le fameux docteur Livingston serait marié avec une princesse Africaine et ne tiendrait pas à revenir en Europe.

A une réception des artistes du Jubilé, dans la salle des journalistes, au colisée, il y eut une scène qui fit une véritable impression sur les spectateurs. On chantait le *Home Sweet Home*, quand M. Godfrey, le directeur de la bande anglaise s'avança au milieu du clergé et prit les mains de MM. Soro et Paulus, le premier directeur de la bande française. Ces trois artistes se tinrent longtemps embrassés aux applaudissements de la foule pressée. Ceci se passait au *Jubilé de la l'air*, il ne faut pas l'oublier.

Le 7 juillet, John Fallen et Cornelius Leary, deux bouchers de Hoboken, se sont battus avec des couteaux de boucherie. Fallen a eu les boyaux ouverts, il en est mort. Leary a pris la fuite, mais ses blessures sont mortelles, il devra en mourir.

Toujours la bande Lynch ! On vient d'arracher deux prisonniers de la géole de Selina, Ohio, et de les pendre à des arbres.

Le chef de police de Lowell est à la poursuite d'un jeune homme de 22 ans, du nom de David Copp, le jeune mormon vient d'abandonner sa cinquième épouse vivante à Lowell.

Parmi les bureaux de poste récemment établis dans les territoires, on trouve les noms suivants : Titi, Tato, Why Not, Snowshoes, Overalls, Lookout, Sorel Horse, Back Bone.

Pour peu que la température recontinue, M. Fahrenheit devra ajouter un second étage et des mansardes à son thermomètre.

Une maison appartenant à Edouard Allard, de Bedford, Mass, est devenue la proie des flammes, il y a huit jours. Pertes \$800—Assurance \$400.

SUICIDE.—M. Alfred Dusenberry s'est donné la mort d'un coup de pistolet dans la tempe, avant-hier, vers 8½ heures, en son domicile, n. 127 Walverley Place. M. Dusenberry était âgé de 47 ans et avait une fortune considérable ; il avait exercé autrefois la profession d'homme de loi. Marié, mais séparé de sa femme, il vivait depuis onze ans avec une personne nommée Sarah Jane Brown.

Dans l'enquête devant le coroner, Sarah Jane Brown a dit que, Dusenberry étant rentré ivre jeudi soir, elle lui avait dit de ne plus vouloir vivre avec un homme qui s'enivrait et était sortie en lui annonçant qu'elle enverrait prendre ses effets le lendemain.—Vous feriez mieux de les emporter avec vous, répondit-il, car vous ne me reverrez plus quand vous reviendrez. Sarah n'attacha pas d'importance à ces paroles, mais à peine avait-elle franchi la porte de la chambre que le bruit d'une détonation la fit revenir sur ses pas. Elle trouva Dusenberry, étendu sur le parquet, baigné dans son sang, et envoya quérir un médecin.

Le seul autre témoin entendu, l'ex-juge William Dusenberry, frère du défunt, déclare qu'il avait vu son frère pour la dernière fois jeudi à 3 heures de l'après-midi. A ce moment, il était fort gai et ne semblait pas avoir bu.

Le verdict du jury déclare que Alfred Dusenberry a commis un suicide en se tirant un coup de pistolet dans la tempe droite.

DOUBLE EXÉCUTION.

Les frères Columbus et Govan Adair ont été pendus le 22 courant dans la prison d'Hendersonville (Caroline-du-Nord). Nous avons donné à l'époque les détails du crim e atroce qui a motivé leur condamnation, mais il y a assez longtemps pour que les lecteurs en aient perdu tout souvenir, et nous croyons devoir rappeler les faits.

Dans le comté de Rutherford (Caroline-du-Nord) demeurait une honnête famille de mulâtres composée des personnes suivantes : Silas Weston ; sa femme, Polly Weston ; leurs trois enfants, dont l'un, à l'époque dont il s'agit, était encore à la mamelle, et dont les deux autres étaient âgés de 6 et 8 ans ; enfin Williams Steadman, âgé de 12 ans, enfant d'un premier mariage de madame Weston.

Le 26 avril 1871, vers 1 heure du matin, les Weston étant tous dans la salle commune, et ils venaient d'achever de souper, le chien se mit à aboyer avec fureur dans la cour. Madame Weston appliqua l'œil à une fente assez large existant entre les planches de la porte, pour voir ce qui se passait. Presqu'aussitôt elle eut les yeux brûlés par la poudre d'un coup de feu tiré du dehors, et elle se retira vivement en criant : "Silas, je suis tuée. Dieu est pitié de moi !" Comme elle achevait de prononcer ces mots, la porte fut enfoncée, plusieurs individus firent irruption dans la salle en tirant des coups de revolver. Silas Weston, ses deux enfants et celui du premier lit de sa femme furent tués presque instantanément. Mme Weston et son nourrisson restaient seuls vivants. Un des assassins appliqua son pistolet sur la tête de la mère et lâcha la détente ; mais le coup ayant raté, il cribla cette malheureuse de coups de couteau, pendant qu'un de ses camarades avait le monstrueux courage d'ouvrir avec son couteau la gorge du baby, qui souriait en lui tendant les bras.

Croyant leurs six victimes mortes, les assassins poussèrent les corps sous un lit, entassèrent dessus et autour des objets combustibles, y mirent le feu et se retirèrent, bien convaincus que l'incendie ferait disparaître toutes traces de leurs forfaits.

Cependant Mme Weston n'était qu'évanouie. La douleur la fit revenir à elle quand les flammes atteignirent sa chevelure, et en même temps elle sentit que le baby qu'elle n'avait cessé de serrer sur son cœur respirait encore. Rassemblant alors toutes ses forces, elle constata que ses autres enfants et son mari étaient bien morts, "leur dit adieu," comme elle l'a raconté plus tard, et s'élança dehors son précieux fardeau entre les bras. Le corps criblé de coups de couteau et en partie brûlé, elle eut l'énergie surhumaine de faire dans les ténèbres un long trajet pour se rendre dans la demeure d'une famille de ses amies, où elle raconta ce qui était arrivé, en révélant les noms des coupables, car elle les avait tous reconnus, ceux-ci, bien persuadés qu'aucun des Weston ne survivrait à cette nuit fatale, n'ayant pas pris la peine de se déguiser.

Dans la matinée du lendemain, la police, armée d'un affidavit de Polly Weston, arrêtait trois des assassins, les deux frères Adair et un nommé Martin Baynard. En entendant lecture de l'affidavit signé par Polly Weston, l'un des prisonniers, Columbus Adair, ne put contenir sa surprise et commit l'imprudence de s'écrier : "Grand Dieu ! elle n'est donc pas morte ? Vit-on jamais chose semblable ?"

Traduits en jugement, les trois misérables furent condamnés à mort. En résumant les circonstances du crime, le juge président la cour adressa quelques paroles indignées à Columbus Adair qui avait plongé son couteau dans le cou de l'enfant à la mamelle.

"Les témoignages prouvent, lui dit-il, que le baby, trop petit pour marcher, que vous avez pris dans vos bras pour l'égorger, vous regardait en face, Columbus Adair, et qu'il souriait quand vous avez levé le couteau, et vous tendait ensuite ses petites mains d'un air suppliant. Ce crime est le plus hideux dont on ait jamais entendu parler ; il serait incroyable, si la triste réalité n'était là, sous nos yeux ; oui, tel est le crime que vous avez osé commettre pendant cette nuit sombre et pluvieuse du 26 avril."

Pendant le jugement et après leur condamnation, les trois prisonniers souffrirent qu'ils étaient innocents. Mais quelques jours après, l'un d'eux, Martin Baynard, fit des aveux complets et confirma de tous points l'exactitude du récit de Polly Weston. A raison de cette confession, le gouverneur accorda à son auteur un sursis jusqu'au 18 octobre prochain, et voilà comment il se fait que, le 12 courant, l'échafaud n'a reçu que deux des trois proies qui lui étaient destinées.

Les deux frères Adair sont morts avec courage et en persistant jusqu'à la fin dans leur protestation d'innocence. A les en croire, les aveux de Baynard sont entièrement contraires à la vérité, et il ne les a faits que dans l'espoir d'obtenir ainsi sa grâce. Du haut de l'échafaud, les condamnés ont prononcé chacun un long discours, dénonçant le gouverneur de la Caroline du Nord pour avoir accordé un répit à l'homme qui avait menti, tandis qu'il les faisait pendre, eux qui avaient dit la vérité. Il ont en conséquence déclaré ce gouverneur indigne, et ont adjuré les nombreux spectateurs qui se pressaient autour de l'échafaud de ne plus voter pour lui. Les dernières paroles de ces deux grands coupables n'ont donc été en somme qu'un discours de politicien.

Les lecteurs se demandent peut-être la cause du massacre de la famille Weston ; elle est fort simple. Les frères Adair étaient traduits en justice pour avoir vendu des liqueurs sans avoir de licence, et Silas Weston était le témoin le plus important contre eux. Ils avaient essayé d'obtenir de lui la promesse qu'il ferait un faux témoignage, mais c'était un honnête homme et il avait repoussé leur proposition avec indignation. Dès lors sa mort et celles des siens furent résolues ; les auteurs de ce projet, les Adair, lui donnèrent une couleur politique—les Weston étant mulâtres—et se procurèrent ainsi la complicité de plusieurs Ku-klux, dont Baynard est l'un, et dont les autres n'ont jamais été inquiétés, il est assez difficile de savoir pourquoi.

VARIÉTÉS.

LOUIS XV. ET LE ROI DE PRUSSE.—Dès que Louis XV, eut gagné la bataille de Fontenoi, il envoya un aide-major en porter la nouvelle au roi de Prusse son allié. Dans le même temps et en présence de l'aide-major, le roi de Prusse remporta une victoire signalée contre les Autrichiens. Après la bataille gagnée, il manda au roi par le même courrier : "J'ai acquitté à Friedberg la lettre de change que vous avez tirée sur moi à Fontenoi."

CLÉMENT XIV ET UN ANGLAIS.—Clément XIV se conciliait l'estime et l'amitié de tous les étrangers par l'accueil gracieux qu'il leur faisait. Un seigneur anglais, enchanté du pape qu'il venait de quitter, dit un jour à plusieurs de ses compatriotes : "Vous connaissez mes richesses et ma fille unique que j'adore ? Eh bien ! je la donnerais au saint-père, s'il pouvait se marier, tant je suis enchanté de sa personne et de son esprit." Le pape rit beaucoup de la franchise de ce brave Anglais.

DU MÊME.—Le pontife était d'une humeur enjouée, et il lui échappait souvent des bons mots. "Je ne suis point surpris," disait-il un jour, que M. le cardinal de Bernis ait beaucoup désiré de me voir pape : ceux qui cultivent la poésie aiment les métamorphoses."

AUTRE.—Comme il voulait mettre quelques nouveaux droits d'entrée sur les marchandises qui seraient importées dans les ports de ses Etats, on lui représenta qu'il indisposerait par là les Anglais et les Hollandais. "Bon, bon, répondit-il en souriant, ils n'oseraient, car s'ils me fâchent, je supprimerai le carême." On sait que ces deux nations font presque seules en Europe le commerce de poisson.

MONTROSE.—A quoi vous amusez-vous dans votre prison, disait au marquis de Montrose, général de Charles Stuart, un membre du parlement qui venait de le condamner à perdre la tête.—Je me peignais, disait-il, tandis que ma tête était encore à moi ; maintenant qu'elle est à vous, je me trouve dispensé de ce soin.

D'UN SUISSE.—Un Suisse dormait au siège d'une ville. Un boulet de canon vint le frapper, et lui emporta la tête. Son camarade qui avait été témoin de cette mort : "Par mon foi sti mien camarade l'être fort grandement surpris quand lui se réveiller, de n' plus trouver son tête."

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCE.

A Fall River Mass., le 7 Juillet, la Dame de M. F. G. Poitras, un fils.
Les journaux de St. Hyacinthe sont priés de reproduire.

A Concord N. H., le 9 courant, la Dame de M. Napoléon Jacques, marchand épicière, un fils.

DECES.

A Ottawa, à l'âge de 18 ans, 6 mois et 20 jours, Delle Henriette Edwidge Jannard, fille unique de M. Mathias Jannard.